

Culte du 14 septembre 2025 –
Saint-Marc et temple de Grenoble
Sylviane Spindler-Weben

« **Le Petit Evangile** »

Prédication Jean 3, 14-21

Deux atmosphères bien différentes dans les deux textes lus ce matin, qui sont pourtant liés par une référence commune, celle du serpent de bronze – ou d'airain - élevé par Moïse dans le désert.

D'un côté, la foule, le bruit et la fureur, la colère et la peur. De l'autre, deux hommes que beaucoup sépare et qui échangent des paroles essentielles dans le secret de la nuit.

Comme souvent dans l'Évangile de Jean, une image tirée de l'Ancien Testament vient éclairer le chemin de foi. Et comme souvent aussi dans Jean, le chemin indiqué est un peu dur à suivre... Je vous propose d'essayer malgré tout...



Nous avons tous en mémoire le contexte du récit tiré du livre des Nombres : Dieu a confié à Moïse la mission de délivrer les Hébreux réduits en esclavage en Égypte et de les mener vers une « terre bonne et vaste, une terre où ruissellent le lait et le miel ». Mais voilà. La route est beaucoup plus longue que prévu puisque cela fait près de quarante ans que le peuple erre dans le désert à la recherche de cette terre promise. Et autant d'années d'épreuves qui se succèdent. Pour la septième fois depuis qu'ils sont sortis d'Égypte, les Hébreux se révoltent contre leur sort. Ils se mettent à parler contre Dieu et Moïse :

« Pourquoi nous avez-vous fait quitter l'Égypte ? Pour nous faire mourir dans le désert ? Il n'y a ici ni pain ni eau, et nous sommes dégoûtés de la manne, cette nourriture de misère ! ». Ils ne croient plus en la promesse d'un avenir meilleur.

Pour toute réponse, Dieu leur envoie des serpents brûlants et beaucoup succombent à leurs morsures. Le peuple affolé reconnaît son péché et demande à Moïse d'intercéder auprès du Seigneur. Celui-ci lui ordonne de faire un serpent en métal qu'il dressera au sommet d'un mât pour offrir à la communauté pécheresse à la fois le pardon et la vie. *« Tous ceux qui auront été mordus, qu'ils le regardent, alors ils vivront ! »*. L'épisode se termine sur ce compromis. Notons que les Israélites mordus par un « brûlant » doivent s'approcher de la sculpture faite par Moïse et se saisir de l'opportunité de guérir en élevant leur regard vers elle. Face à l'angoisse et à la souffrance, Dieu ne supprime pas le danger : il ouvre un chemin de guérison. Ceux qui lèvent les yeux vers le serpent de bronze échappent à la mort.



Il est difficile pour nous d'adhérer à cette vision d'un Dieu qui punit sévèrement ceux qui se révoltent contre la dureté de leur vie, et du même qui use d'une sorte de magie pour rétablir son autorité...

Depuis, Jésus est venu nous offrir autre chose de Dieu. Il nous a révélé un Dieu qui s'inscrit comme Père dans une relation d'amour destinée à nous faire grandir et non à nous punir, dans une relation de confiance et non de peur. Un Dieu qui offre au monde la lumière au milieu des ténèbres.

C'est de cela qu'il est question dans l'échange entre Jésus et Nicodème relaté par Jean.

Nicodème est un représentant reconnu de l'élite religieuse juive. Si la plupart des Pharisiens considèrent Jésus avec méfiance, hostilité ou dédain, ce n'est pas son cas. Il reconnaît en lui un authentique enseignant de la Parole de Dieu, et l'aborde avec respect. Jésus dit en substance à Nicodème que la simple appartenance au peuple élu ou l'observance de la Loi ne suffisent pas pour entrer dans le Royaume de Dieu. Pour cela, il faut « naître d'eau et d'Esprit » est-il noté au verset 5, en référence au baptême.

La lecture proposée ce matin est extraite du monologue de Jésus qui conclut la conversation entre les deux protagonistes.

Reprenons : « *De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé afin qu'en lui tout homme qui croit ait la vie éternelle* ».

Il est généralement admis que la référence faite par Jésus au serpent mis par Moïse en haut du bâton évoque le sort qui l'attend sur la croix : Jésus sera soulevé du sol lors de sa crucifixion avant d'être élevé hors de la tombe lorsque Dieu le ressuscitera d'entre les morts. La croix signifie d'abord l'humiliation, la souffrance et la mort puis la vie, qui jaillit là où il y a eu mort. Elle est à la fois abaissement et élévation - au sens de glorification.

Continuons avec le verset 16 que Luther appelait « *Le petit Évangile* » et dont Calvin disait qu'il était comme « *la porte du paradis ouverte devant nous* ».

« *Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse pas mais qu'il ait la vie éternelle* ».

Ce verset traverse le cœur du mystère chrétien - et aussi, il faut bien le dire, les frontières de nos interprétations. **Il révèle en tout cas la cohérence de l'Évangile en affirmant que la grâce précède la foi** : Dieu agit le premier en appelant l'homme, en illuminant son cœur et en lui donnant la possibilité de croire.



Parmi beaucoup d'autres, je vous propose de retenir deux pistes de réflexion pour notre temps à partir des textes lus ce matin :

La première est relative aux serpents. Les serpents qui terrorisaient les Hébreux représentaient les doutes, la médisance et la calomnie qui nourrissent le ressentiment de la communauté. Ils symbolisaient la perte de confiance, les paroles malveillantes qui empoisonnaient la vie du groupe.

Il nous faut prendre garde aux dangers que représentent les serpents auxquels nous avons affaire aujourd'hui. Les serpents que sont les propos tordus, les mensonges, les manipulations des mots, l'étouffement de la pensée, le soupçon, l'excitation à la haine. Ils se répandent vite et nous devons prendre garde à ne pas être mordus. Leur venin est particulièrement efficace dans les temps de crise quand, au creux de nos fatigues, la parole est dévaluée, les relations se tendent, la méfiance s'installe et la violence, sournoisement, s'installe. Et nous devons être particulièrement vigilants quand nous sommes faibles et découragés, comme les Hébreux dans le désert.

En reprenant l'image du serpent d'airain pour lui-même, Jésus rappelle que ce qui sauve les Hébreux de la mort, ce n'est pas la statue en tant que telle, mais le fait qu'ils regardent vers elle comme un symbole de grâce et de pardon. Le serpent en haut du mât n'avait pas vocation à devenir une idole. Il n'avait rien de magique. Il encourageait à une conversion du regard, à une confiance nouvelle. De la même manière, le Christ élevé sur la croix ne doit pas être vu comme un objet de culte dans la souffrance, mais comme une révélation : Dieu se rend présent au cœur de notre humanité blessée.

La vérité est là quand nous regardons à la croix ; quand nous habitons le temps présent nourris de la présence du Christ... Et quand nous vivons, ici et maintenant, dans l'espérance d'une vie nouvelle, libérée de notre part d'ombre.

La deuxième conclusion concerne le sujet de la foi. *« Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique afin que quiconque croit en lui ne périsse pas mais qu'il ait la vie éternelle ».* Par ces mots, Jésus affirme que c'est Dieu qui ouvre la voie et rend possible l'acte de croire. Mais il affirme aussi qu'un don n'est effectif que s'il est reçu par celui à qui il est destiné.

C'est là qu'intervient la foi ; la foi comme réception confiante de la grâce et de l'amour de Dieu dans nos vies ; **comme unique moyen à notre disposition pour accueillir ce don dans sa plénitude.**

Parce que la question est vertigineuse, elle détourne beaucoup des chemins du croire.

Il faut redire que la foi est le fruit d'un don et non d'un effort du sujet. La seule décision humaine requise, c'est justement une non-décision essentielle : c'est la disponibilité à ce don, son acceptation, l'abandon à une parole qui libère de l'illusion d'être maître de son destin, qui délivre de l'obsession de la toute-puissance.

La foi revient à confier sa vie à un Dieu qui ne pourra jamais être vu, qui échappe à toute désignation, à toute appropriation comme objet. Le mystère de Dieu nous dépasse infiniment et si nous prétendons le contraire, nous en faisons une idole, une superstition. Nous ne pouvons pas l'enfermer dans une pratique, dans un dogme, dans une morale ou dans un discours - quels qu'ils soient.

Ce que nous dit aussi cette fin de conversation avec Nicodème, c'est que la foi chrétienne ne peut être que centrée sur le Christ, dont Paul nous dit dans la Lettre aux Colossiens qu'il est l'« image visible du Dieu invisible » (Col 1 :15).

Grand ou « petit », l'Évangile nous enseigne que la foi n'est pas une certitude mais un déplacement permanent, un chemin où Dieu nous précède toujours et sur lequel l'Esprit nous guide.

Et si bien des mystères demeurent, la Bonne Nouvelle de l'Évangile a un nom : Jésus-Christ.

Amen

